

# folklore

REVUE D'ETHNOGRAPHIE MÉRIDIONALE

TOME XXXI

41<sup>e</sup> Année — N° 4

HIVER 1978

172

# FOLKLORE

REVUE D'ETHNOGRAPHIE MÉRIDIONALE

fondée par le Colonel Fernand Cros-Mayrevieille

Directeur :

J. CROS-MAYREVIEILLE

Domaine de Mayrevieille  
par Carcassonne

Secrétaire Général :

RENÉ NELLI

22, Rue du Palais  
Carcassonne

Secrétaire :

JEAN GUILAINE

12, Rue Marcel-Doret  
Carcassonne

TOME XXXI

41<sup>e</sup> Année — N° 4

HIVER 1978

RÉDACTION: René NELLI, 22, rue du Palais - Carcassonne

Abonnement Annuel :

— France. . . . .	25 F.
— Etranger. . . . .	35 F.
Prix au numéro . . . . .	10 F.

*Applicables à partir du tirage du dernier fascicule de l'année 1978.*

Adresser le montant au :

« Groupe Audois d'Etudes Folkloriques »,  
Domaine de Mayrevieille, Carcassonne  
Compte Chèques Postaux N° 20.868 Montpellier.

## FOLKLORE

Tome XXXI - 41<sup>e</sup> Année N° 4 - Hiver 1978

### SOMMAIRE

Roger NÈGRE

*Le Trimardeur.*

\*\*\*

François FABRE

*Contes et légendes du pays de Fenouillèdes.*

\*\*\*

Joseph COURRIEU

*Le bénitier de Galinagues.*

\*\*\*

# LE TRIMARDEUR

---

Il est assez facile de faire, à grands traits, le portrait de ce personnage qui hantait jadis nos campagnes, nos fermes et nos villages, rarement nos villes, où il était remplacé par un autre qui lui ressemblait comme un frère.

Il était le plus souvent sale, hirsute, vêtu de haillons crasseux, toujours coiffé d'une façon très originale, et, même s'il avait eu de quoi payer, il se serait cru déshonoré s'il s'était arrêté chez un coiffeur, qui eût été d'ailleurs peu flatté d'accueillir un tel client. Il allait... il allait... au hasard des chemins, grands ou petits et il semblait n'avoir plus sa place que dans la vision folklorique d'un passé bien révolu.

On appelait les gens de son espèce les hommes du trimard, c'est-à-dire les gens de la route. Cette étrange famille comportait de multiples branches difficiles à différencier exactement les unes des autres, les plus caractéristiques étant celles que nous serions tentés d'appeler, en langage familier, les vrais de vrai, puis celle des demi-sel, et enfin celle des demi-sédentaires, de beaucoup la plus fournie et la mieux connue.

Les vrais de vrai ? Ils ne se fixaient nulle part, même pour quelques jours, n'avaient pas la moindre considération pour le patron éventuel, celui qu'on appelait assez respectueusement « mèstré » en occitan, cet homme qui leur assurait un semblant de gîte à la tombée du soir et se serait bien gardé de leur proposer du travail quand, à l'aube, ils partaient porter plus loin leur misère hautaine, disant parfois, mais rarement, merci et jamais au revoir, dans une langue toujours surprenante et variée quant à l'accent, et le plus souvent assez pure quant à la forme. Ils cheminaient... Ils cheminaient... et sans doute, au soir de leur vie, laissaient derrière un buisson ou au bord du chemin ce qui avait été un corps lassé et les guenilles qui le recouvraient.

Honnis de tous ? Point. Il y avait, chez nos arrière-grands-parents et chez nos grands-parents, un sens de la charité chrétienne qu'ils transposaient, parfois inconsciemment, sur le plan social dans la vie de chaque jour, et qui les amenait à considérer sans rigueur exagérée le pauvre bougre à qui il arrivait de s'arrêter devant leur porte. Ceux-là semblent avoir disparu, ou peu s'en faut, remplacés, serions-nous tentés de croire, par des « hippies » moins besogneux, ou ne laissant, pour profiter d'une charité occasionnelle, que ces autres gens de la route que sont les gitans qui, eux, ne vont jamais seuls, ne s'arrêtent jamais chez un patron, campent à l'entrée du village autour d'un feu de bran-

ches sèches près d'une roulotte souvent embourgeoisée de nos jours, car elle est plus d'une fois remplacée par une caravane jugée indigne des riches vacanciers !

Ceux que nous avons appelés les « demi-sel » étaient ceux qui étaient jadis un peu moins purs de race ou, par leur manière de vivre, ceux qui avaient établi une sorte de roulement, grâce au cycle des saisons, entre les fermiers et les petits propriétaires, qui ne leur refusaient pas un travail d'appoint au moment des vendanges, au cours des longues soirées où il fallait décortiquer le maïs ou encore et parfois au cours de la moisson, en un temps où les machines de plus en plus perfectionnées n'avaient pas encore rendu en partie inutile le travail de « colhes » nombreuses, souvent hétéroclites et toujours joyeuses. Ceux-là, ces « demi-sel » s'entend, se sont recyclés, serions-nous tentés de dire si ce mot ne semblait pas une insulte à leurs coutumes et à leur misère.

Les semi-sédentaires ? Mais oui, fixés dans une misérable cabane dépendant d'un village, ils se comportaient jadis en « clients » fidèles et rarement importuns dans leur appel à la charité et venaient à jour fixe quémander la pièce de monnaie ou le quignon de pain qui ne leur étaient jamais refusés. Ils ont pratiquement disparu eux aussi en tant qu'entité sociale et nous ne sommes plus très nombreux, ceux dont la mémoire a doublé sans trop de mal le cap des quatre-vingts ans à pouvoir camper leur portrait et à pouvoir décrire leur vie et leurs coutumes.

Il est évident que, dans tout ce qui précède, il y a une grande part de généralités et de souci de classification excessive, de différenciation un peu arbitraire. Aussi nous contenterons-nous à présent de prendre des exemples de types caractéristiques jadis familiers de gens que nous avons connus et dont le poignant pittoresque est resté directement ou indirectement bien vivant dans ce que nous pouvons encore évoquer d'un passé qui nous est cher et que nous serions presque tentés de qualifier de passé immédiat.

Parmi ceux que nous avons appelés les « vrais de vrai », il faut caser ce chemineau qui, un jour, s'arrêta devant la remise où notre père, à ma sœur et à moi, entre deux périodes de travail, était en train de mener à bien, sur la porte et à l'aide d'un bout de craie, et pour son plus grand plaisir, un assez délicat problème de géométrie, car, pour boucher qu'il fût, il avait gardé intactes les connaissances que ses maîtres lui avaient inculquées à Carcassonne trente ans auparavant. Le chemineau s'arrêta et lui dit : « Moi aussi, j'ai appris et même enseigné la géométrie et l'algèbre, et aujourd'hui encore elles ne me font pas peur, vous pouvez le croire. » Pour le mettre à l'épreuve, mon père lui tendit le morceau de craie, et le chemineau eut tôt fait de montrer qu'il ne s'était pas vanté à tort. Pourquoi n'avait-il pas poussé plus loin ses études ? Pourquoi avait-il cédé à l'irrésistible attrait d'une liberté qui avait comme contre-partie le souci du gîte et de la nourriture à trouver

chaque jour. Il est difficile de le dire, car cet homme capable de faire preuve de connaissances assez étonnantes en mathématiques, nous rappelle un couche-vêtu qu'on appelait à Perpignan, il y a quelque trente ans, l'avocat des pauvres, et qui étalait complaisamment à la terrasse du Café de France, aux petites heures du matin, une étonnante connaissance du droit et de la chicane. L'un comme l'autre avait la pudeur et la fierté de sa misère, et la discrétion du clochard qui a tout perdu par sa faute ou dans la poursuite d'un caprice dangereux. Et puis, de plus, qui pourrait se vanter de voir clair dans la psychologie, ou plutôt le psychisme de ces gens que nous sommes trop souvent portés à considérer comme de simples parasites, des rebuts du genre humain ?

Il y avait encore, parmi ceux que nous avons appelés plus haut des « demi-sel », ce chemineau que nous vîmes un jour coiffé d'un étrange chapeau de toile cirée, orné d'une belle croix d'or. Nous le revîmes une ou deux fois, puis il disparut, victime peut-être d'une vie trop dure pour lui ou de la convoitise d'un frère trimardeur tenté par cet or qui détonnait vraiment trop avec l'extrême misère des gens de sa caste. Peut-être fallait-il voir là quelque relation avec un début de vie spirituelle qui avait mal tourné, ou tout ce qui restait d'une riche famille qui avait été la sienne et avec laquelle il avait rompu ? Lui aussi s'arrêtait peut-être parfois dans cette curieuse cabane qui, à Villeneuve, joutait notre vigne de Rivals, et qui était toujours entretenue avec soin par nos grands-parents, sans aucune utilité, puisque l'abri qu'elle pouvait offrir n'intéressait que des passants occasionnels et non les travailleurs de notre famille. Ces passants étaient surtout des chemineaux qui la connaissaient ou semblaient la connaître, car ils y cherchaient le plus souvent refuge à leur passage dans ces parages. Autre forme de la charité chrétienne telle que la concevaient nos grands-parents ? Pourquoi pas, après tout ? Mais certains chemineaux préféraient, au dire de vieux habitants du village généralement bien informés, l'abri précaire d'un ancien four à chaux dépendant du domaine de Rébenty, au bord de la route. Certains pouvaient aussi, sans crainte d'être éconduits, s'abriter dans la paille de quelque hangar, alors que les plus favorisés partageaient, au domaine de Fontcarrel dépendant de Montréal, la chaleur de l'écurie ou de l'étable avec les bêtes. Mais ceci était moins fréquent. Par crainte des allumettes ? Peut-être ? Pour une question de prudence difficile à expliquer ? Peut-être. La mère d'un de mes amis, âgée de quatre-vingt dix-huit ans, n'a jamais tenu à s'expliquer sur ce point. Mais ce qui est tout à fait remarquable, nous semble-t-il, c'est que ces points de chute dans certains domaines de Montréal ou dans certaines exploitations agricoles plus modestes semblaient connus d'instinct, même de ceux qui y venaient pour la première fois. Faut-il rapprocher ce fait de la connaissance des drailles que les bergers andorrans, ainsi que les conducteurs de bestiaux qui nous étaient familiers lors de l'avant-dernière guerre, quand les transports se faisaient par la route, suivaient d'instinct, car toute trace, tout point de repère avait, de

mémoire d'homme, absolument disparu. Pourquoi pas, après tout ? Il est des choses mystérieuses dont le secret nous échappe à nous, gens des grandes et petites villes, et même gens des villages, qui nous sommes laissés vivre trop longtemps dans la nature environnante sans réfléchir à ce qu'elle a de caché.

Un autre de ces « vrais-de-vrai » arriva un jour à Montréal poussant droit devant lui, au dire de notre sœur qui fut témoin oculaire de cette très étrange vision, une sorte de chariot sur deux roues qu'il laissa à l'entrée du village pendant qu'il mendiait de maison en maison, et dans lequel il dormait la nuit après avoir tiré un vieux rideau pour recouvrir cet ensemble peu banal. Gardons-nous bien de faire de la littérature, de parler du charme de la nuit sous la voûte étoilée ou du charme irrésistible de la vie en plein air, car si ces digressions bucoliques n'étaient pas à écarter en totalité, cet homme paraissait on ne peut plus heureux. Chose incroyable : il avait un violon, mais oui, un violon, dont il jouait avant de s'endormir. Les exigences matérielles de l'existence ne sont pas toujours les mêmes pour les uns et pour les autres, et un peu de fantaisie met quelque charme, peut-être au titre des souvenirs dans la vie du pauvre comme dans celle du riche.

Bien curieux également était ce clochard qui, un soir, à la tombée de la nuit, frappa à notre porte, sans doute parce qu'elle se trouvait être la première sur son passage. Il posa d'un coup d'épaule le sac sur le seuil et engagea la conversation. Il se rendait à la ville, où l'appelaient ce qu'il nommait, non sans quelque suffisance, ses affaires ! L'orage menaçait, et le chemin de la ville passait devant la gendarmerie. Le malheureux risquait fort de se faire arrêter et enfermer « au violon » pour n'avoir pas pu montrer aux « mal-coiffés » la somme requise pour éviter le délit de vagabondage. Nous lui donnâmes les cent trente-cinq francs que nous estimions lui être nécessaires. Il rejeta le sac sur l'épaule et partit. Nous apprîmes le lendemain qu'il avait dépensé, avant de quitter le village, la totalité de cette somme en deux cigares et cinq verres de vin blanc, puis avait sombré dans un sommeil un peu agité dans ce paradis des courants d'air qu'était la halle, et ce n'est certes pas nous qui lui aurions donné tort d'avoir profité d'une générosité peu commune pour s'offrir un supplément capable de lui faire voir, ne serait-ce que l'espace de quelques heures, la vie sous un jour moins sombre.

Parlons aussi, à cause de sa façon bien arrêtée de répondre à l'appel du large, le cas d'un de nos compatriotes, un de nos lointains parents qui avait été un temps secrétaire de la mairie de Montréal et fonctionnaire compétent quand la fantaisie le prit un jour de partir sur le trimard, comme on disait jadis pour parler de la route des mendiants. L'amour du vin et de la « blanche » l'avait amené à cette triste fin. Il lui arrivait de revenir au village, rarement d'ailleurs, faisant peu de cas du mépris de ses concitoyens et des vagues parents qui lui claquaient la porte au nez. Pourtant, certaines de ses lubies étaient assez amusantes, par exemple celle qui le poussa, certain soir, à venir demander à notre

père la main de sa fille ! Fantaisie ? Certes. Amusante ? Non, malgré tout car il faut savoir plaindre ceux que les caprices d'un sort contraire n'a pas toujours favorisés...

« Vrai-de-vrai » ou « demi-sel » ? Au fond, la différence n'est-elle pas plus apparente que réelle entre les hommes du trimard dont nous venons de parler et ce Francés, dont l'histoire gagnerait à être contée en langue occitane. La saveur folklorique du personnage et de ses habitudes y gagnerait sans doute ; mais certains de nos amis lecteurs ne suivraient pas sans peine un texte rédigé en graphie savante. Quoi qu'il en soit, Francés était, indiscutablement, un trimardeur ; certes pas un de ceux qui triment au travail, mais un de ces hommes comme on n'en voit pratiquement plus aujourd'hui, sale de vêtements et crasseux de peau, poilu comme un ours et noir comme le péché, pouilleux sans aucun doute, et qui, pour rien au monde, n'eût manqué de venir à Villeneuve, chez nos grands-parents, au temps des vendanges. Un plein bourras de paille fraîche à l'étable, et ne cachant pas sa joie de se trouver encore une fois le ventre à table, avec la grande bouteille d'un quarton à portée de la main et remplie toutes les fois qu'elle était vide. Les voisins prenaient plaisir à lui voir prendre, comme il disait, le niveau du clocher avec un « barral » bien rempli sur les lèvres, et insinuer que si le vin du grand-père avait un tel fumet, les pieds sales de Francés qui foulait la vendange y étaient certainement pour quelque chose. Toujours saoul du matin au soir, mais sans la moindre méchanceté, sans la moindre réaction désagréable, il ne s'estimait nullement déshonoré par les « cuites » que les gens disaient, en ce cher occitan si savoureux, « *vestidos d'ivèrn* ».

Et toujours dans le même genre étaient ces pauvres hères qui passaient, le sac à l'épaule, moins souvent la traditionnelle besace, et que ma sœur et moi nous efforcions d'aiguiller vers Carcassonne, où, sur l'initiative de leur Père Gardien, les fils de St-François d'Assise avaient ouvert un jour un refuge pour accueillir les clochards dans une dépendance de leur couvent. Les trimardeurs y trouvaient une paillasse, du savon, de l'eau chaude, un plat de légumes abondant, et un morceau de viande en plus de ce que mangeaient les frères de la communauté. La réponse que nous faisaient les gens du trimard était invariablement la même : « Non ; il n'y a ni vin ni gnole chez ces gens-là, et des prières, nous, on s'en fout ! » Les clochards finirent un jour par battre comme plâtre les deux frères convers qui s'occupaient d'eux, et il fallut bien se rendre à l'évidence : il n'y avait rien de bon à attendre de cette initiative généreuse ; et le Père Gardien dut, comme on dit vulgairement, mettre la clef sous la porte.

Moins désagréables, et à coup sûr moins dangereux, étaient ceux que nous avons appelés plus haut les « demi-sel », de braves gens malgré les apparences, qui, dans leur comportement, étaient fortement mâtinés de clochard, mais à qui il manquait toutefois un petit quelque chose pour les assimiler pleinement aux hommes du trimard, en somme pour

faire d'eux de vrais clochards, des clochards grand teint, comme on disait communément. Figuraient dans cette sorte de déchets de l'humanité souffrante trois bonshommes que nous avons personnellement connus. Le premier était un petit vieux, tout petit, surnommé « le pauvre pichon », vêtu, quand il arrivait en tournée d'une redingote trop longue pour son corps de demi-nain, une redingote de drap verdi par les ans, et coiffé d'un chapeau melon. Il nous venait d'un village voisin, Routier, prenait poliment de porte en porte le petit sou et les reliefs du repas qu'on voulait bien lui donner, à lui, vrai descendant des « clients » de jadis, et entassant dans le fond de sa longue besace les quignons de pain avec lesquels, au dire des mauvaises langues, il élevait le cochon qui était sa ressource des jours d'hiver. Le second nous arrivait d'un autre village voisin : Cailhavel. C'était un pauvre vieux surnommé Coucou. Il avait de gros yeux, des lèvres épaisses toujours humides de bave. Lui aussi ne dédaignait ni la pièce ni les restes du repas qu'on lui réservait. Ils avaient chacun leur taudis et, hélas ! pour eux, une femme, qui régissait leur activité. Le troisième était un perpétuel egrotant qui nous arrivait de temps en temps de Limoux. Il parlait dans un souffle, buvait, le mot n'est pas de trop, la flamme du feu de bois quand, par pitié, les jours d'hiver, on lui permettait de s'asseoir devant, résistait plutôt mal que bien aux tracasseries des gendarmes, à qui il répondait d'une voix pitoyable quand ils lui demandaient pourquoi il n'était pas resté avec sa femme, dans leur chambre de Limoux : « Que voulez-vous ? Nous n'avons pas les mêmes opinions. Et puis, je suis malade, et on ne me voudrait pas à l'hôpital, car j'ai voté pour Védrynes ! » Il prétendait, et peut-être n'avait-il pas tort, qu'on ne le lui avait jamais pardonné. Au fond, nous comprenons pourquoi il avait choisi la liberté, bien qu'elle comportât autant d'épines que d'avantages matériels.

Parmi les demi-sédentaires qu'il avait fallu adopter, bon gré mal gré, dans la communauté du village figurait encore un certain François, dit Cancan, qui, un jour, nous était arrivé de Dieu sait d'où, avait élu domicile, d'autorité, dans une cabane à la lisière d'un champ et au bord de la rivière, puis, après une meilleure reconnaissance des lieux dans un jardin potager abandonné dépendant du domaine de Rébenty, où l'âtre le garantissait du froid en hiver et où les arbres le pourvoyaient largement de fruits tout l'été. Les escargots cuits sur les braises, la savoureuse salade des champs assaisonnée avec « la » sel, le vinaigre et le poivre qu'il demandait à ses clients, surtout pas d'huile, sans qu'on sache pourquoi, lui rendaient, avec le vin rouge, la vie presque acceptable. Jamais on ne vit nez si rouge ou visage plus pustuleux, ou gestes plus pitoyables de pantin désarticulé sous ce qui avait dû être une longue et belle pelisse, pour lui trop large d'épaules, et qu'il portait été comme hiver. Les gendarmes avaient pitié de lui, et lui faisaient faire un semblant de travail dans leur jardin, le faisant coucher parfois dans ce qui était le « violon » de leur caserne la porte non fermée à clef, disait-il fièrement. Il fallait bien, de temps en temps, l'amener à Carcasonne à la suite d'une cuite un peu trop bruyante, ou à Limoux, quand

il fallait le « détartrer », comme on disait en langue verte. C'est à l'hôpital psychiatrique qu'il termina ses jours ; mort, pourrait-on dire, d'un éthylisme trop brutalement contrarié, et du régime de l'eau d'Alet auquel il avait été rigoureusement soumis. Pauvre Cancan ! Comme il dut regretter ce Montréal où il était en somme la curiosité de la rue et où on le tolérait, car il n'y avait jamais de reproche majeur à lui faire en dehors de son intempérance. En somme, le type même du trimardeur presque « comme il faut », c'est-à-dire un peu embourgeoisé !

Et c'est par un trimardeur d'un genre tout à fait spécial que nous terminerons, amis lecteurs, cette vue d'ensemble sur un sujet qui nous a intéressés et sur lequel nous nous sommes efforcés d'attirer votre attention et de raviver vos souvenirs. Il s'agit d'un parfait honnête homme, malheureux, misérablement mais décentement vêtu, qui, arrivé à Montréal après avoir servi sous les ordres du général de Sonis dans les Zouaves Pontificaux quelque quarante ans plus tôt, était rentré dans son village natal par la route pour vivre de la charité publique, ou peu s'en faut. Trimardeur, il l'avait été dans le temps, et l'était peut-être resté par certains côtés ; mais, chose remarquable, il avait toujours gardé la reconnaissance du cœur pour ceux qui lui avaient témoigné quelque intérêt ou donné une petite pièce de temps à autre, les accompagnant, malgré ses jambes tordues par les douleurs, jusqu'au cimetière, traînant, pauvre homme, loin à la queue du cortège. C'est une exception qui valait qu'on la relevât, et il semble que, tout comme le trimardeur est une vision du passé aussi triste et mélancolique que la brume des soirs d'hiver, le trimardeur pontifical dont nous venons d'évoquer le souvenir ne relève plus que de la curiosité des choses et des gens du passé. Passé dont il n'est peut-être pas à regretter que quelqu'un, parfois, tienne à le faire revivre pour le plus grand intérêt de l'histoire locale ou de l'histoire régionale, et aussi d'un folklore qu'il faut, à tout prix, empêcher de tomber dans l'oubli ou dans le mépris des sots.

**Roger Nègre.**

## CONTES ET LÉGENDES DU PAYS DE FENOUILLEDES

### Les « breiches » de la Fou

Dans son Guide des Pyrénées-Orientales, Pierre Vidal consacre ces quelques lignes à la légende des fées (*breiches*) du Pont de la Fou (1).

« Toute la gorge de la Fou et l'entonnoir de Fount-Taceto ont été jusqu'à ces derniers temps, redoutés des habitants du pays et aujourd'hui encore, plus d'un n'y passerait pas de nuit, car les « Fades » (2) pourraient bien lui apparaître et lui faire quelque mauvais parti. C'est ici qu'elles faisaient leur lessive, et l'on voit, creusées dans le roc, les « comportes » dont elles se servaient à cet effet. Malheur au passant qui osait toucher au linge étendu sur les bords de la rivière. Ses bras se pétrifiaient ou se brisaient comme du verre ».

M. Eugène Gabadou, conservateur du Musée de Saint-Paul de Fenouillet, nous a fait parvenir le texte d'une légende se rapportant au même sujet.

### Les breiches et l' seignou

*A San Pauc, i abio aquesté dicton : Les breiches fasin la rusquado dins les traous d'al pount de la Fou, et après mieiho neit, malhur à qui aouro tustat al lingé expandit sus l'pount bielh (pont romain) ; la persouno toumbabo retto.*

*En aquelho époquo, digus s'abanturabo dins aques paragis, sauf d'estre un breichot.*

*Moussu de Billonobo, seignou de Taichac, éro beüzé, et bibio amb uno bieilho sirbento que trabalhabo despei tems al castell.*

*Et, coumo tout galhard que se respecto i arribabo de tems en tems d'ana fe une birado à Perpinya et de s'en tourna per la boueturo de miejo-neit (la diligence de l'époque).*

(1) *Guide des P.-O.*, pp. 518-519, année 1899. Archives des P.-O. n° 4557.

La Gorge de la Fou... On peut bien y apprécier l'action des eaux sur les roches le long des bords et dans le lit même de la rivière où on observe ces cavités arrondies, plus ou moins profondes qui sont de véritables comportes ou pot-holes...

(2) La traduction littérale devrait être « folles ». On dit, en effet, fat pour fou et « fado » au féminin. Ici, on doit lire « fées » ou en patois « breiches ».

*Et nostr'ôme, tant lheù quitta la boueturo s'en caminabo cap o le siù domaino, as alentours de l'ouro maoudito, pla lhenc de pensa al tour que i abio préparat la councubino, et aquo, per pas qu'anes pus à la billo. Troubec la ruso que seguis.*

*Abio pagat qualquis ômis de San-Paouc que, coubertis de lhinsols blancs, demoureren en Bilomobo darré uno matto (3) abant le pount. La lhuno ero claro, les rocs lhuzisin. Tout d'un cop, abant le pount, bejec les breiches. Les pelsis s'anaïrisseren sul cap ; se rebiro, et anec dourmi dins uno auberjô.*

*Et siguec que de grand jour que tournec à Taïchac et demourec sage pel restant de ses jours.»*

## TRADUCTION

### Les Fées et le Seigneur

A Saint-Paul, il y avait ce dicton :

Les fées lavaient leur lessive dans les trous du Pont de la Fou, et, après minuit, malheur à qui aurait touché au linge étendu sur le vieux pont (pont romain) ; la personne serait tombée raide.

A cette époque, personne ne se serait aventuré dans ces parages, sauf d'être soi-même connu des fées.

M. de Villeneuve, seigneur de Taïssac, était veuf, et il vivait avec une vieille servante qui travaillait depuis longtemps au château.

Et, comme tout gaillard qui se respecte, il lui arrivait de temps en temps d'aller faire une virée à Perpignan et de rentrer par la voiture de minuit (la diligence de l'époque).

Et notre homme, sitôt descendu de voiture, s'acheminait vers son domaine, vers l'heure maudite, bien loin de penser au tour que lui avait préparé la concubine, pour qu'il n'aille plus à la ville.

Elle avait trouvé la ruse suivante :

Elle avait payé quelques hommes de Saint-Paul qui, couverts de draps de lit blancs, attendaient Villeneuve, cachés derrière un fourré, avant le pont. La lune était claire ; les rocs luisaient. Tout d'un coup, avant le pont, il (Villeneuve) vit les fées (ou crut les voir). Ses cheveux se dressèrent sur sa tête ; il se retourna et alla coucher dans une auberge.

Il était grand jour lorsqu'il retourna à Taïssac. Il est resté sage pour le restant de ses jours.

(3) Arbuste fourré.

## Le propriétaire et le saisonnier

De tous temps il a fallu, pour des travaux tels que : vendanges, moisson, utiliser de la main-d'œuvre dite « saisonnière », les travailleurs permanents ne pouvant assurer seuls les travaux urgents.

Dans la plupart des cas l'employeur assure aux saisonniers, en plus du salaire en espèces, la nourriture et le logement.

Quand il s'agit d'une exploitation importante, le fermier assure, pour le compte du propriétaire, les avantages en nature.

Or, un jour, tandis que les ouvriers recrutés pour la moisson prenaient leur petit déjeuner, le propriétaire des lieux, habitant la ville la plus grande partie de l'année, fit son apparition. Il éprouvait sans doute, ce jour-là, le besoin de se rendre compte si tout se passait normalement.

Il s'installa sur la chaise que lui offrit le fermier et une conversation s'engagea. Il y fut question du temps, de la récolte, de la cherté de la vie, et de bien d'autres choses encore.

Le nouveau venu, connu dans le pays pour son avarice, regardait d'un œil inquiet disparaître le saucisson que la fermière avait disposé dans une assiette, à côté d'un beau morceau de fromage. Elle connaissait bien la rudesse du travail sous un ciel de feu. Aussi savait-elle que les ouvriers avaient besoin d'une nourriture substantielle.

Finalement, le propriétaire se hasarda à faire la réflexion suivante à l'adresse des convives :

« A vous voir braves gens, couper le saucisson en tranches épaisses, vous me donnez l'impression d'ignorer qu'on en apprécie vraiment la succulence, que s'il est consommé en tranches aussi minces que possible. Vous devriez essayer. »

L'un des ouvriers qui, pour n'être pas instruit ne manquait pas pour autant d'intelligence et d'esprit, répondit sur un ton badin :

« Oh ! moussu, es pla de bostro part, de nous douna un counselh. Mé, sabetz, nous autris, paisans, fassen pas partido das bouco-fis. Tabès, trouban que l' salcissot, même coupat espes, es toutjorn prou bou » (4).

L'histoire ne dit pas comment cette répartie fut appréciée par celui qui l'avait provoquée.

---

(4) Traduction : Oh ! Monsieur, c'est bien de votre part de nous donner un conseil. Mais, vous savez, nous autres, paysans, ne faisons pas partie des becs-fins. Aussi nous trouvons que le saucisson même coupé épais est toujours assez bon.

## Les Voleurs du Col de St-Louis

Jusqu'à ces derniers temps, la présence de voleurs au Col de Saint-Louis tenait de la légende. Suivant celle-ci, que nos contemporains avaient recueillie auprès de personnes plus âgées, les voleurs s'embusquaient au pied de cette ouverture informe située sur la crête rocheuse qui vient mourir à l'amorce du pont dit « en colimaçon » ou pont des Maures (appellation donnée par les services des Ponts et Chaussées).

De ce belvédère naturel, les voleurs pouvaient observer tous les mouvements se produisant sur le seul chemin reliant notre région au Languedoc et l'Aquitaine, en passant par le Col de St-Louis.

Lorsque la diligence ou les voyageurs isolés arrivaient à hauteur du lieu d'embuscade, les voleurs fondaient sur eux, les détroussaient. Encore heureux ceux qui ne perdaient pas la vie en leur résistant.

Aussi, ce n'était pas sans quelque appréhension que l'on s'aventurait dans ces parages d'une beauté sauvage. Les récits parvenus en particulier chez les plus jeunes provoquaient une peur bien compréhensible.

Or, pour une fois, la légende rejoint la réalité.

Nos récentes recherches nous ont fait découvrir l'exactitude des faits relatés.

En effet, au XVII<sup>e</sup> siècle (5), les Consuls de Caudiès décidèrent la création d'une milice locale pour poursuivre et capturer les voleurs du Col de St-Louis.

Cette mesure eut un effet salutaire, en éloignant les voleurs, mais la crainte des usagers du chemin subsista longtemps encore.

### La Croix de la Placette

En 1793, lorsque la Convention décida la suppression des emblèmes religieux, l'administration municipale de Caudiès désigna un homme qu'elle paya pour enlever la croix édiflée sur la petite place où s'ouvrait l'hôpital.

Le travail exécuté, la croix fut jetée dans un puits situé non loin de là.

C'est ici qu'intervient la légende suivant laquelle la croix surnagea jusqu'au jour où des habitants la retirèrent de sa position pour la placer en lieu sûr.

Et, pour rendre le récit encore plus prenant, on ajoute que, regrettant son acte sacrilège, l'auteur s'imposa une pénitence sévère. Dans ses déplacements, il plaçait un bâton derrière sa nuque, les mains rejoignant les extrémités du bâton afin de représenter la crucifixion.

---

(5) Délibération du 5 octobre 1681 : Les miliciens recevaient un salaire journalier de 10 sols tant pour leur journée que pour l'achat de munitions. Ils étaient tenus d'obéir à celui qui était chargé de leur commandement, sous peine d'être privés de leur salaire.

Un brave prêtre avait conseillé de ne pas faire état de ce dicton, étant donné que la croix en fonte serait allée au fond du puits, à moins de se trouver coincée, en raison de ses dimensions, entre la paroi du puits. Mais, comme il s'agit d'une légende, pourquoi ne serait-elle pas livrée à la curiosité publique ?

Ajoutons que la croix dont il s'agit fut réédifiée à la fin du siècle dernier par une famille Flamand, de Caudiès, au pied de la montée de Ste-Anne à Notre-Dame de la Val où elle se trouve toujours.

### La Légende de Notre-Dame de Douno Pa

En haut de la montée du chemin conduisant de l'oratoire Ste-Anne, en bordure de la R.D. 9 à l'église de N.-D. de la Val, se trouve un portail du Xe siècle, surmonté de la Vierge tenant sur son bras l'enfant Jésus. Il s'agit de Nostro-Dame de Douno Pa (6).

Transmise de génération en génération, une légende est née concernant la Vierge.

Il s'agirait d'une supplication qui lui fut faite par un besogneux, n'aimant guère demander à l'effort, dans le travail, les moyens de vivre.

Ce jour-là, il gravissait la pente en compagnie de sa mère. Avant le départ, le repas avait été un peu trop léger. Notre homme éprouvait des tiraillements d'estomac. Comme on lui avait dit que la Vierge avait souvent accompli des miracles, il lui dit :

— *Nostro-Damo de Douna-Pa, tu tant brabo tant aimablo, douné mé pa sans trabalha.*

Il entendit une voix. Et cette voix disait :

— *Si bos pa, cal trabalha (7), si bos pa, cal trabalha.*

C'était la voix de la mère. Mais le quémandeur, croyant que c'était l'Enfant Jésus qui parlait, lui dit, courroucé :

— *Cailho-te tu, deicho parla ta mairé (8).*

Hélas ! la Vierge resta muette.

(6) N.-D. de Donne Pain, parce qu'au cours des disettes, elle était implorée pour que la population ne soit pas privée de pain. Suivant une autre version, elle était implorée pour assurer (donner) la paix. Cette deuxième version est à rejeter car il faudrait dire : N.-D. de Douno Pax.

(7) Si tu veux du pain, il faut travailler.

(8) Tais-toi, toi. Laisse parler ta mère.

## Les Légendes de la Fontaine de St-Gaudérique

Il existe à Notre-Dame de La Val, une fontaine appelée « Fontaine de St-Gaudérique ». Elle est surmontée d'une petite statue de saint.

La population, considérant que St Gaudérique est le maître des eaux célestes, s'adresse à lui, soit pour lui demander de faire pleuvoir en temps de sécheresse, soit pour lui demander de fermer les écluses lorsqu'il pleut trop.

Et, si le vœu n'est pas exaucé, il arrive qu'un mécontent place la statue la tête en bas.

Il existe deux légendes au sujet de cette fontaine.

Suivant une première version, le Chatelain de Castelfisel ayant été fait prisonnier par les Wisigoths, sa femme pria souvent la Vierge pour obtenir sa libération, assortissant sa prière de la promesse d'élever une chapelle en reconnaissance.

Et, un beau jour, alors qu'elle priait, la châtelaine vit arriver son mari, enfin libéré. Exténué par une longue marche, la gorge sèche, il souhaita vite se désaltérer. C'est alors que se produisit le miracle résultant des prières de son épouse : l'eau sourdit à leurs pieds.

Suivant la deuxième version, des moines de St-Martin du Canigou étaient allés à Toulouse pour prendre des reliques de St Gaudérique, afin de les placer sous l'autel du monastère.

Le trajet se fit à pied. Le passage des deux pèlerins à Caudiès eut lieu par une grande canicule, de sorte que les voyageurs, extrêmement fatigués, décidèrent de faire une halte au pied de l'éminence sur laquelle se trouve N.-D. de la Val. Ils s'endormirent. Mais au réveil, assoiffés, ils implorèrent St-Gaudérique, tout en grattant le sol. Et ils eurent la surprise de voir soudre l'eau d'une source inconnue jusqu'alors.

## La Légende des Trois Palets

A hauteur du domaine de Peyralade, situé à 2 km à l'Ouest de St-Paul de Fenouillet, la route nationale 117 franchit une pente relativement forte : c'est la montée de Peyralade.

Une double légende en fait un terrain de jeux peu commun.

Voici donc ces dictons, tels qu'ils ont été rapportés par les écrits ou verbalement.

Pierre Vidal, dans son Guide des Pyrénées-Orientales (9) nous raconte les faits comme suit :

(9) Pierre Vidal : *Guide des Pyrénées-Orientales*, pp. 521-522, année 1899. Archives des P.O., 4557).

Voici une métairie à l'aspect sévère : c'est Peyralade. Ce nom vient de Petra lata (pierre large) et se rapporte à un monument mégalithique situé sur les bords de la Boulzane. Cette pierre avait appartenu à un dolmen. Non loin de là se trouve un menhir, solidement planté en terre (10).

La tradition raconte qu'Hercule d'abord, Rolland plus tard, fréquentèrent la Vallée de la Boulzane. Ils s'amusèrent souvent au jeu du bouchon avec les dalles du dolmen, lesquelles servaient de « palets », le menhir faisant l'office de « tuch » ou point de mire.

D'ailleurs, le bruit des exploits de Rolland et de Renaud ces deux grandes et belles figures de la Chevalerie avaient pénétré de bonne heure dans nos Corbières et dans toutes les Pyrénées Orientales. Nous avons déjà rencontré Rolland en Valespir ; sur la montagne « La Liaouso, près de St-Antoine, le pâtre ou le bûcheron vous montrera l'empreinte du cheval Bayard, le vaillant coursier de Renaud.

En effet, ils avaient choisi, pour utiliser avec joie les loisirs dont ils disposaient, le jeu du bouchon. Ce dernier, qui n'était autre que la pierre du menhir, était placé à la montée de Peyralade. Chaque géant avait à sa disposition un « palet ». Quand on pense qu'en ligne droite, le tir devait atteindre près de 10 km, on se rend compte de la performance sportive des joueurs !

Le jeu comportant trois palets, donna le nom de « mountado das tres palets » à la montée de Peyralade.

\*  
\*\*

La légende rapportée ci-dessus n'avait pas cours à Caudiès.

En effet, dans cette dernière localité, il était dit que trois géants avaient, dans des temps fort anciens, élu domicile à Montauriol, lieu situé dans le territoire de Caudiès, en bordure de la Forêt des Fanges.

Quelles étaient les occupations de ces nouveaux venus ? Personne ne l'a dit.

Mais, là où on est affirmatif, c'est quand il s'agissait de la force inouïe des géants.

### Les Faucheurs

Jusqu'après la première guerre mondiale, Caudiès était renommé pour sa grande production de fourrages. Grâce à l'irrigation, réalisée à la fin du XXe siècle, il était fait trois coupes par an.

---

(10) Le monument a disparu. Il a été utilisé, ces derniers temps pour l'empierrement de la route principale.

La courte histoire qui va suivre était déjà racontée bien avant l'époque rappelée ci-dessus.

Cette histoire, la voici :

C'était en Juin. Les journées sont longues. Dès 4 heures, le matin, le jour était levé. Le moment était venu pour les faucheurs — les faucheuses mécaniques n'existaient pas — de prendre leur *oula* et se mettre à l'ouvrage. Ils n'ignoraient pas que l'herbe est plus facile à couper avec l'humidité de la nuit.

Après avoir fait leur « bourrade » (11), les deux ouvriers avaient interrompu leur travail afin de se restaurer.

Assis sur le talus bordant la propriété, les jambes pendantes, ils débballèrent le contenu du « sarrou » (12) : miche de pain fabriquée par la maîtresse de maison ; tranche de jambon, fromage, composaient le menu du petit déjeuner. Le « barral » (13) qu'ils avaient placé sous le foin coupé pour le soustraire aux rayons d'un soleil déjà chaud, figurait en bonne place. Ne fallait-il pas prévoir la réhydratation du corps ?

Tandis qu'à belles dents ils « faisaient un sort » au menu, un « monsieur-de-la-ville » en promenade s'arrêta.

Après les salutations d'usage, le vacancier engagea ainsi la conversation :

« Depuis un moment, je vous observais de la propriété voisine (celle-ci surplombait légèrement le pré). J'admirais la régularité de vos mouvements. J'avais l'impression d'une gymnastique bien rythmée. On dirait, à la cadence, à la précision de vos gestes, que vous ne peinez nullement.

« Mon admiration se transforme presque, en ce moment, en étonnement en vous voyant mordre à belles dents les tranches de pain et de jambon. Sans doute n'allez-vous pas consommer toutes vos provisions ? Avec ce que vous mangez pour votre petit déjeuner, je passerais certainement la journée. Il y aurait encore de beaux restes. »

L'un des deux faucheurs, interrompant son repas, répondit :

« *Es pas difficilé, moussu, de coumprene perque abén boun appetit : Demouratz encar'un moumen, et àuretz l'explicatiù* » (14).

Le repas terminé, le faucheur tendit au promeneur un croûton.

---

(11) *Bourrade* se dit pour une durée limitée de travail intense.

(12) Sac habituellement en toile pour renfermer les provisions.

(13) Tonnelet en bois pour le vin.

(14) « Il n'est pas difficile, Monsieur, de comprendre pourquoi nous avons bon appétit. Attendez encore un moment et vous comprendrez. »

« Prenets aquel croustet, moussu, et plaçatz le jous l'eichelho. Nous aùtres anam fé coumo bous. Dins quelqués minutes nous retroubarèn et aùretz l'explicatiù » (15).

Tandis qu'il était perdu dans ses réflexions, les faucheurs revenaient cette fois la faux sur l'épaule, pour recommencer un autre « passage ».

S'adressant à leur interlocuteur, l'un d'entre eux lui fit :

« Alors, moussu, aquel croustet, qu'ei debengut ? (16).

— Ma foi, il est toujours sous mon aisselle.

— *Gaitatz, nous aoutris* (en levant le bras imité en cela par son compagnon de travail). *Y demoro pas pu res* (17).

*Besetz, aco es la demoustratiù que boulin fé ; ço qué manjan, se foun coumo le croustet, bitte !*

*Le que fa pas res merço pas energio ; ço que manjo duro ; i porto proufit per temp, tandis que le que trabalho ten bejoun de s'alimenta si bol cousserba ses forces et countinua le trabalh normalomen* (18).

— Votre raisonnement est fort juste. Je suis convaincu de la nécessité pour vous d'avoir une alimentation plus substantielle que la mienne. »

Nos deux hommes reprirent les instruments de travail et, toujours avec une régularité semblant fixée par un métronome, ils recommencèrent les mêmes gestes. Le visiteur était toujours émerveillé. Il se plaisait à voir chaque balancement des hommes faisant pénétrer la lame de leur faux dans la luzerne, avec un doux crissement. Chaque fois, une petite gerbe venait s'ajouter aux autres pour former les andains. Ceux-ci zébraient le tapis vert, maintenant uni.

« *Dommage*, pensait le « monsieur », que je n'aie pas la faculté de fixer sur une toile le tableau qui se présente à mes yeux.

---

(15) « Prenez ce croûton, monsieur, et placez-le sous l'aisselle. Nous autres ferons comme vous. Dans quelques minutes, nous nous retrouverons et vous comprendrez. »

(16) « Alors, Monsieur, ce croûton, qu'est-il devenu ? »

(17) « Voyez nous autres. Il ne reste plus rien. Voyez, çà, c'est la démonstration que nous voulions vous faire. Ce que nous mangeons fond rapidement comme le croûton. Vite ! »

(18) Celui qui ne fait rien ne dépense pas d'énergie ; ce qu'il mange dure, cela lui porte profit pour longtemps, tandis que celui qui travaille a besoin de s'alimenter s'il veut conserver ses forces et continuer de travailler normalement.

## Lé Pastré dal Chapitré

La famillo das Siâus ero pas renomado per tappa les gattières ambé salcissots. En Jean d'en Siâu et la sibo fenco la patrouno, occupaben força persounel à la journado et poussédaben un das quatre grands troupeils de San-Paouc.

Per garda aquel bestia, abin un pastré attitrat que nourissin.

Lé mati, abans de parti manjabo un moussec. Dins le saquet per dinna, un boussi de pa accompagnat d'un moussec dé fromagé et à l'époquo, qualco figo séco et le barral.

Et aqui s'en anabo apastura. Le souer soupabo à la couzino ambeis sirbentés et encaro pla s'in resto. La pourciôù ero pas grosso dins l'assietto : forços ossis, mais pâu de car.

Mais un joun, se fachec.

« Mestré, diguec, m'assemblo que me dounats pas grand' caùso amb' el trabalh que fàu ; méritario mès.

— Pàurot ! respoun en Siâu. As pas remarquat qué te souegni pla ; té càusissen les ossis qu'i démore biando ; debés sabé que la biando das ossis es mei nourissento, per counséquent, le pâuc coupenso l' prou.

— Oubé, moussu, soun coumprés, respoundes lé pastré. Dins el-même se disio : soun pas dit le darré. mot

Et cado jour menec le troupeil sul' sarrat d'al Pech.

En Siâu abio per habito, per surbiello ou espia les travailladous, dé mounta sul Chapitré et ambé les lhoungues bistes (longues vues), sé rendio coumpé dé ço que fazin. Mais, bezio lé troupeil cado jour al mêm' endret sul sarrat d'al Pech.

Un souer demourec l'arríbado d'al bestia et béjec lé béstia magré. Né faguec l' reproché al pastré.

« Moussi, i respoundic, l'herbo qué pouso pés rocs, es milhouno que l'auoutro. Es coumo la biando das ossis ; es mei nourissento. »

A soun tour, en Siâu de respoudré : « Soun coumprés ».

Texte communiqué par Eugène GABADOU  
à Saint-Paul de Fenouillet.)

## TRADUCTION

### Le Pâtre du Chapitre (19)

La famille des Siau n'était pas renommée pour fermer les chatières avec des saucissons. Jean Siau et sa femme la patronne, occupaient beaucoup de personnel à la journée et possédaient un des quatre gros troupeaux de Saint-Paul.

Pour garder ces bêtes, ils avaient un pâtre attiré qu'ils nourrissaient.

Le matin, avant de partir, il mangeait un peu. Dans le sac, pour dîner, il y avait un morceau de pain, accompagné d'un morceau de fromage et, à l'époque quelque figue sèche et le tonnelet de vin.

Et ainsi, il allait faire paître le troupeau. Le soir, il soupait à la cuisine avec les servantes et encore bien s'il restait quelque chose. La portion n'était pas grosse dans l'assiette : beaucoup d'os, mais peu de viande.

Mais un jour il se fâcha.

« Maître, dit-il, il me semble que vous ne me donnez pas grand' chose, pour le travail que je fais ; je mériterais davantage.

— Pauvret, répond Siau. Tu n'as pas remarqué que je te soigne bien ; nous te choisissons les os auxquels il y a un peu de viande ; tu dois savoir que la viande des os est plus nourrissante, par conséquent, le peu compense le prou.

— Oui, Monsieur, j'ai compris, répondit le pâtre.

En lui-même, il se disait : « je n'ai pas dit le dernier mot ».

Et, chaque jour, il mena le troupeau sur la colline du Puech.

Siau avait par habitude, pour surveiller ou épier ses travailleurs, de monter sur la tour du Chapitre et avec une longue-vue, il se rendait compte de ce qu'ils faisaient. Or, il voyait le troupeau tous les jours au même endroit sur la colline.

Un soir, il attendit l'arrivée des bêtes et il vit qu'elles étaient maîgres. Il en fit le reproche au pâtre.

« Monsieur, répondit celui-ci, l'herbe qui pousse dans les rochers est meilleure que l'autre. C'est comme la viande des os ; elle est plus nourrissante.

A son tour, Siau de répondre : « J'ai compris ».

**François Fabre.**

(19) Il s'agit de l'église collégiale de Saint-Paul de Fenouillet.

# LE BÉNITIER DE GALINAGUES <sup>(1)</sup>

La commune de Galinagues (aujourd'hui canton d'Axat, Aude), sise en pays de Sault, à 950 m d'altitude, était avant la Révolution, comme ses voisines : Mazuby, Rodome, Aunat, une localité pleine de vie. Aujourd'hui, toute la région est moribonde.

Comme à Soulatge et à Saissac, par tradition, on élevait des porcs (2), à Galinagues, de mémoire d'homme, on élève des volailles, d'où le nom du village qui vient du latin *gallina*, « poule ».

Le grain d'excellente qualité récolté sur le plateau peut rivaliser avec celui de Quirbajou. Il y a vingt ans; il était fort recherché et acheté à prix d'or pour la semence par les agriculteurs du Razès et du Lauragais. Mais à Galinagues la vie est dure. Sur le plateau, les hivers sont longs et froids et les été courts et brûlants. Le commerce y est difficile et l'était encore davantage avant que la route de la Pierre-Lys ne fût ouverte.

Les habitants, la peau tannée et le visage basané, jouissent d'une excellente santé. Le vent soufflant tantôt de l'Ourthizet, tantôt du pic de Saint-Barthélemy (2349 m) font de Galinagues une station très saine où l'air est très pur. Les hommes au corps noueux, y sont chaussés en toute saison, de sabots de bois (*esclops*) et quand ils se rendent vers les pentes de l'Ourthizet, la hache sur l'épaule droite, on les reconnaît à leur démarche lente, puissante et mystérieuse. Ils sont rudes et fiers comme des légionnaires !

\* \* \*

A contrée rude, gens rudes. C'est ainsi qu'un jour, par la grâce de l'évêque d'Alet, un de ces fils de la Montagne devint curé de Galinagues. « Ce prêtre jeur », robuste comme un chêne, sera là-haut tout à fait à sa place », pense le pontife. « Galinagues pourra se flatter d'avoir un curé sur mesure ! »

De belle taille et le regard de feu, plein d'ardeur, il met aussitôt et sans relâche son zèle dévorant au service de Dieu. Sur le plateau de Sault, il apparaît à ses ouailles comme un nouveau Moïse, un Moïse qui

(1) Ce thème folklorique est bien connu en Languedoc-Roussillon et ailleurs : un bon curé est en butte à la mauvaise humeur de ses paroissiens qui lui reprochent d'être trop sévère ou trop rigoriste. L'évêque s'en émeut et n'est pas loin de lui donner tort. Le curé ne peut rien faire d'autre, pour se défendre, que d'inventer un stratagème (ici : l'eau bénite brûlante) qui fasse passer ses paroissiens pour fous ou possédés du démon aux yeux de l'évêque. On retrouve ce thème dans Bladé, *Contes de Gascogne*, et dans le *Cycle du Curé En Canaule* (pays d'Aude). Voir *Folklore*, n° 117, Printemps 1965, p. 6. — Cette version, localisée à Galinagues est, croyons-nous, inédite.

(2) Un document de 1150 nous apprend qu'à cause de l'élevage des porcs qui s'y pratiquait, une ferme de Saissac, appelée aujourd'hui *Cap de Port*, portait alors le nom de *Cap de Porc*, « caput porci ».

tient d'une main ferme les Tables de la Loi et de l'autre un fouet à la fois stimulant et vengeur. Les fidèles l'eussent désiré moins actif et moins sévère ! Excessivement tatillon, aucun de leurs manquements n'échappaient à ses yeux de lynx ! A mi-voix, les villageois disaient entre eux : *Noste rector despassa l'osca*. (Notre curé dépasse la mesure : il exagère). Le curé Firmin allait, dans son zèle intempestif, jusqu'à « filtrer le moucheron » (3). Et la vie, déjà si rude, de ces montagnards était rendue plus difficile encore par les tracasseries de leur curé.

Manifestement, pensait-on, ce jeune prêtre était victime de la formation étroite, formaliste, sombre et trop janséniste qu'il avait reçue. C'est pourquoi, comme bon nombre de ses confrères, il donnait plus de prix à la lettre qu'à l'esprit de l'Évangile. Par voie de conséquence il dénichait des péchés partout, et chargeait, en toute bonne foi, les épaules de ses paroissiens de fardeaux insupportables...

La mesure est comble ! Une délégation de paroissiens se rend secrètement à l'évêché d'Alet, non point pour accabler le curé mais pour supplier l'évêque d'envoyer ailleurs ce pasteur trop saint pour eux et qui serait certainement plus à même de se sanctifier encore davantage, s'il devenait aumônier d'un couvent de Carmélites. « Dans cette atmosphère religieuse, si différente de celle du Pays de Sault, l'abbé Firmin pourra, sur le plan spirituel, donner toute sa mesure ! »

Sans cérémonie l'Évêque accueille les requérants avec cette froideur que l'on sent flotter partout dans la demeure épiscopale. Après avoir écouté leurs plaintes, le Prélat prononça, simplement, mais en style diplomatique, quelques phrases entortillées dont la clarté, pour ces ruraux, n'était guère plus transparente qu'une bouteille d'encre : paroles aussi limpides que celles des fameuses prophéties de Saint Malachie ou de Nostradamus. Du discours épiscopal on pouvait conclure tout ce qu'on voulait, ou plutôt rien tant il était nébuleux. Une bénédiction. Et la petite troupe est congédiée, sans un geste, sans un sourire...

\* \* \*

Entre temps, à Galinagues, le « secret » de la descente sur Alet n'en est plus un pour personne. Aisément le curé Firmin devine le motif de cette démarche et il s'en attriste profondément. Et son sang ne fait qu'un tour. Quoi ! quitter ce pays auquel il est attaché par toutes les fibres de son être ! Jamais ! Enfant de ces montagnes, c'est sur cette terre qu'il continuera vigoureusement à conduire son travail d'apôtre jusqu'à son dernier souffle, et c'est là qu'il mourra, les yeux tournés vers ses chères Pyrénées bleues !

Cependant, à Galinagues, les jours passent, monotones et peu à peu s'apaisent les passions.

\* \* \*

(3) *Evang. de St Matthieu, 23, 27* : « Guides aveugles, vous enlevez le moucheron avec un filtre et vous avalez le chameau ».

Un mois après la fameuse entrevue d'Alet, le curé Firmin reçoit de son évêque (4) une courte et sèche missive, dépourvue d'aménité et de chaleur humaine. Il lit : « ... Accompagné de notre vicaire général, le dimanche de la sainte Trinité, nous nous transporterons à Galinagues pour célébrer la messe, au cours de laquelle nous prononcerons une allocution. Avertissez votre peuple et veillez à conserver toute sa dignité à la cérémonie ! »

Cette lettre fait naître chez le prêtre Firmin l'idée d'une machination étrange et presque diabolique. Il en a la certitude : le saint jour de la Trinité, dans l'église de Galinagues éclatera aux yeux de l'évêque d'Alet toute la vérité, éblouissante comme le soleil de juillet en son zénith.

La machination fut bien conçue et bien exécutée. La communication directe du presbytère avec l'église facilita grandement les choses. Le dimanche, donc, qui précéda la visite de l'évêque, le curé adresse à ses ouailles d'innombrables et nécessaires recommandations, car il tient, lui aussi, comme le désire le Prélat à la « dignité de la cérémonie ».

1<sup>re</sup> recommandation : Quand retentira la troisième sonnerie des cloches, la paroisse entière, sauf les grabataires et les bébés, devra se rassembler sur la place de l'église. A gauche : les femmes et les enfants jusqu'à treize ans ; à droite : les hommes et les jeunes gens.

2. - Pour des raisons d'ordre pratique les portes de l'église ne seront ouvertes que deux minutes avant l'entrée générale.

3. - L'entrée se fera pour tous avec lenteur, dans un silence absolu, bras croisés et tête nue pour les hommes, jeunes gens et garçonnets ; tête voilée pour les femmes, les jeunes filles et les fillettes.

4. - Les femmes, jeunes filles, fillettes et tous enfants jusqu'à treize ans occuperont le côté gauche de l'église. Après avoir dévotement pris de l'eau bénite *dans leur bénitier* et s'être signés avec lenteur, chacun, dans le recueillement gagnera sa place.

5. - Les hommes, en commençant par les plus âgés, ne pénétreront dans l'église, côté droit, que sur l'ordre de leur curé. Après avoir pris de l'eau lustrale *dans leur vaste bénitier* en partie caché par un grand pilier, ils traceront sur eux lentement et en silence, le signe de la Croix. Puis, sans précipitation et avec une grande dignité ils occuperont les sièges qui leur sont destinés.

D'autres prescriptions suivaient, mais aux yeux de Firmin, les cinq premières renfermaient l'essentiel pour que la cérémonie fût digne.

Le dimanche de la Trinité, arrivent à Galinagues l'évêque d'Alet et son vicaire général, tous deux fourbus par le voyage qui avait été long et pénible. Après quelques instants de repos — les portes de l'église

\* \* \*

---

(4) Pendant environ 400 ans, et cela jusqu'à la Révolution française, l'évêque d'Alet administra la Haute Vallée de l'Aude et le plateau de Sault.

étant closes — les visiteurs se rendent dans la sacristie où ils revêtent avec lenteur et majesté les ornements sacerdotaux. Puis ils s'abîment dans une profonde méditation, préparation nécessaire au Saint Sacrifice de la Messe.

Pendant ce temps l'abbé de Galinagues veille à l'exécution de son plan, tandis que, de son côté Rosine, sa fidèle servante, s'active à vider trois grands chaudrons d'eau bouillante, « *comme pel pelar del porc* » (comme pour ébouillanter le porc) — dans le vaste bénitier des hommes. Elle a obéi aveuglément et sans demander d'explications parce qu'elle sait combien sont sévères et nombreuses les mortifications et les jeûnes que s'impose son maître, qu'elle vénère comme un saint...

Troisième sonnerie de cloches : les portes du saint lieu sont enfin ouvertes. La Maison de Dieu est parée de verdure cueillies sur les pentes de l'*Ourthégat* et de plantes sauvages. Une agréable odeur distillée par les cierges de cire se mêle aux parfums de l'encens et remplit tout l'édifice. Dehors, le ciel est d'un bleu très pur. Les oiseaux chantent à plein gosier. La matinée invite à la joie générale.

Dans le sanctuaire, assis sur son trône face au peuple, et flanqué de son vicaire général, l'Évêque, coiffé de la mitre brodée d'or, admire — c'est l'évidence même — l'attitude toute chrétienne, recueillie et édifiante des femmes et des enfants de Galinagues : ils ont observé à la lettre les consignes de leur curé.

Mais voici maintenant que les hommes, qui ont revêtu pour la circonstance la blouse en fil noir serrée sur la pomme d'Adam au moyen de deux cordons terminés par un pompon de la même couleur — pénètrent à leur tour avec les jeunes gens, dans le temple sacré.

Dès qu'ils ont atteint la vasque d'eau lustrale, l'enfer sans transition, succède au ciel ! Ce qui se passe autour du bénitier des hommes est inexplicable et indescriptible ! Hurlements, plaintes, bousculades, jurons, cris d'animaux, blasphèmes, coups, bagarres, contorsions, danse grotesque durant laquelle chaque participant agite violemment sa main droite comme un dérisoire goupillon ! Le vacarme est infernal !

Profitant d'une accalmie, l'évêque se lève, pâle et tremblant, tandis que, sur le côté gauche de la nef l'assistance apeurée s'interroge. Cette agitation, ce tapage, ce phénomène mystérieux ne peut être attribué qu'à une cause surnaturelle. Tout le monde est bouleversé. Seul, le curé Firmin reste calme parce qu'il connaît le fond des choses...

Dans le silence enfin revenu, l'évêque s'adressant aux seuls hommes et jeunes gens, leur dit d'une voix sèche et sans mâcher ses mots : « Vous avez eu l'audace, naguère, de vous rendre jusqu'à mon palais épiscopal pour nous demander le renvoi de votre curé sous le prétexte qu'il était trop sévère. Nous même et sur place, avons voulu Nous rendre compte de ce qu'il y avait de sérieux dans vos plaintes. Le spectacle que vous nous avez offert par votre comportement étrange,

ponctué de diaboliques vociférations, clame hautement le caractère mensonger de votre démarche. Pour vous supporter et vous corriger il vous faut un curé d'une vertu inébranlable et d'une volonté à toute épreuve. Seul l'abbé Firmin possède ces qualités à un très haut degré. Aussi bien il est votre curé et il le restera ! »

Et son homélie terminée, le Prélat secoua la poussière de ses chaussures et, tristement, reprit le chemin de sa ville épiscopale.

\* \* \*

Sombre jour que ce dimanche de la Trinité ! Il mécontenta l'évêque, il attrista le curé, écrasé par tant d'éloges, alors qu'il avait si grossièrement mystifié ses paroissiens. Il troubla les hommes et les jeunes gens qui ne s'expliquaient pas pourquoi l'eau de la cuve, devenue subitement bouillante, les avait si cruellement brûlés.

A Galinagues nul ne parla plus de cette terrible journée, mais tout le monde se mit à réfléchir. Le curé mesura la grandeur de sa faute, médita, pria, revit sa théologie et compulsa les thèses des théologiens anciens et modernes ; il mortifia son corps et son esprit, modifia ses façons d'administrer et comprit enfin que Dieu n'est pas une sorte de surveillant général occupé seulement à prendre ses élèves en faute pour avoir le plaisir de les punir durement, mais qu'il est Amour et qu'il est le Père. Ce fut pour lui une éclatante révélation : avec quelle foi, avec quelle charité il récite désormais le Notre Père !

Mais les paroissiens aussi s'interrogèrent, surtout ceux qui, à quatre-vingt-dix-neuf pour cent, avaient vu dans la cuve fumante un clair avertissement du ciel.

\* \* \*

Les jours passent. Le temps est un grand médecin. Tout compte fait, on va bientôt pouvoir affirmer qu'« à quelque chose malheur est bon » !

Les relations entre le pasteur et ses fidèles se normalisèrent en même temps que s'estompe le souvenir des mauvais jours. Le curé est devenu plus « paternel » — il est le Père — et les fidèles plus obéissants : ils sont les « enfants ».

Une parfaite harmonie règne à Galinagues. Le ciel est bleu, les oiseaux chantent. Le baromètre spirituel est au beau fixe.

Aujourd'hui, lorsqu'un Galinaguais ou une Galinagaise rencontre un habitant du pays de Sault, de la vallée du Rébenty, de la haute vallée de l'Aude, voire de la ville d'Alet qui lui demande : « Comment allez-vous à Galinagues ? », la réponse est toujours la même et elle est vraie : « A Galinagues, nous sommes heureux ! » — Ce qui a donné naissance à ce merveilleux dicton : « *Heureux comme un habitant de Galinagues !* »

Abbé Joseph Courrieu.



